



« Gidayû »

Forme théâtrale musicale japonaise

Mercredi 23 mars 19h

Trois genres théâtraux se sont successivement épanouis au Japon.

Apparu à la fin du XII^e siècle à la cour impériale, le **nô** s'est développé jusqu'au XVI^e siècle : théâtre aristocratique, il était réservé à une élite. Le XVII^e siècle a apporté de grands bouleversements politiques, économiques et sociaux au pays : une bourgeoisie s'est constituée, composée de commerçants enrichis qui, pour satisfaire leurs aspirations, ont participé à la création de formes artistiques nouvelles : romans d'aventure, récits satiriques, estampes et, dans le domaine du théâtre, **kabuki** et **jôruri**.

Le **jôruri** puise ses sources dans les spectacles de marionnettes importés de Chine et de Corée aux VII^e et VIII^e siècles. Les moines bouddhistes s'en inspirèrent plus tard, au XV^e siècle, pour illustrer leurs prédications. Fort de sa popularité, le genre s'est peu à peu extrait du registre religieux. Des conteurs ambulants l'adoptèrent à leur tour ; ils déclamaient les hauts faits des héros d'un passé illustre. Leur succès les incita à inventer des développements multiples et à les parer de merveilleux. Un récit populaire, intitulé *Jôruri jûnidan zôshi* : « Histoire de demoiselle *Jôruri* en 12 épisodes » connut une telle célébrité que l'héroïne prêta son nom à l'ensemble du genre littéraire. Pour agrémenter leur spectacle, les conteurs firent appel à des montreurs de marionnettes et à des musiciens jouant du shamisen, sorte de luth à trois cordes frappées à l'aide d'un plectre et doté d'une caisse de résonance tendue d'une peau de chat. De véritables troupes se constituèrent ainsi pour fonder le théâtre appelé *ningyô-jôruri*, « théâtre de poupées », auquel, par la suite, en 1872, on donna le nom de *bunraku*.

Les éléments étaient en place. Il restait à codifier le genre et à le doter d'un répertoire. Ce fut l'œuvre de deux artistes de génie, dont la rencontre allait porter au plus haut niveau un genre théâtral totalement original. Le premier est Chikamatsu Monzaemon ; auteur doté d'une puissance créatrice prodigieuse, il composa cent cinquante pièces de *jôruri* et une trentaine de pièces de *kabuki*. Le second se nomme Takemoto Gidayû. Né en 1651, il dirigeait jusqu'à sa mort, survenue en 1714, le théâtre d'Osaka qui portait son nom. Chanteur magnifique, il inventa un mode de narration qui gardera son nom.

Comme celui du *ningyô-jôruri*, le répertoire du *gidayû* est constitué de deux formes qui seront l'une et l'autre présentées à l'occasion de ce concert.

- *Jidai-mono* désigne les pièces historiques. Le régime des shôguns Tokugawa interdisant l'évocation d'événements politiques ou sociaux postérieurs à son installation, en 1603, ne furent en conséquence représentés que les exploits des héros appartenant à un passé lointain, popularisés par la littérature classique. Les allusions aux événements les plus récents abondaient, cependant, à peine masquées dans la trame historique et défiaient une censure omniprésente.

- Les *sewa-mono* sont les histoires empruntées à l'actualité. Introduites par Chikamatsu, elles prennent pour héros des gens du peuple et peignent leurs mœurs comme nos tragédies bourgeoises. Elles se sont insérées dans le répertoire du *kabuki* et ont offert à ce genre des succès qui se prolongent aujourd'hui encore.

Une forme de *gidayû*, développée à la fin de l'époque d'Edo et qui prit une ampleur particulière au début de l'ère Meiji, est pratiquée par des femmes. On considère que ce *musume-gidayû* (*gidayû* féminin) est apparu entre 1751 et 1764. Il fut d'abord un spectacle présenté aux convives de soirées animées par des geishas (*zashiki*) puis, à partir de 1800, il commença à être présenté dans des théâtres, ce qui lui permit d'être découvert et fort apprécié par un plus large public. Il connut un succès plus particulier, une sorte d'âge d'or, dans les années 30 de l'ère Meiji (1898). De nos jours, il existe deux organisations professionnelles à Tokyo et à Osaka qui maintiennent l'enseignement de cette tradition et proposent des spectacles.

Les fragments de pièces du concert se présentent sous la forme de récits entrecoupés de dialogues et de passages lyriques. Le texte est chanté et déclamé par la récitante *tayû*, agenouillée devant le pupitre. Les notes du *shamisen* soutiennent et ponctuent en permanence la déclamation.

La récitante annonce le thème de la scène, décrit le décor, et rapporte les propos des personnages. L'intonation de sa voix, la diversité des registres, sans cesse oscillant entre le solennel et le futile, la gravité et le sarcasme, tout autant que les expressions de son visage, parviennent à caractériser les différents personnages : elle dit et incarne les sentiments des héros du récit. Il s'agit d'un pur travail sur le texte à propos duquel le célèbre récitant de l'après-guerre, Takemoto Tsudayû, a dit : « le plus important, c'est le texte. [...] Le *tayû* n'est pas en scène en tant que simple chanteur, ou récitant, il y est pour jouer la pièce [...] : il est l'histoire, il est la pièce elle-même ! »

Le *shamisen* orne musicalement la performance du récitant, crée l'atmosphère en introduisant parfois des ballades populaires, ponctue la narration, jette des passerelles musicales entre les moments de silence narratif. Sans jamais entrer en compétition avec la voix du récitant, il dirige et rythme l'ensemble de la performance. Il faut une longue expérience pour former une combinaison récitant / *shamisen* équilibrée ; aussi, une fois constituées, les « paires » jouent ensemble pendant de longues années et changent rarement de partenaire. L'intensité de l'engagement physique et psychique demandé tant au récitant qu'au musicien est remarquable

TAKEMOTO Koshiko, récitante (*tayû*)

Commence en 1972 l'étude du *gidayû* auprès de TAKEMOTO Koshimichi, président de l'Association pour la conservation du *gidayû*, directeur de l'École Takemoto, la plus célèbre branche du *gidayû*, fondée en 1684 à Osaka.

Premières représentations au théâtre Honbokutei de Ueno à Tokyo en 1974. Obtient en 1976 le prix d'encouragement au jeune talent de la Société des artistes dans les arts traditionnels et, en 2000, le prix de la Fondation Seieikai. Membre de la formation Takemoto, promue Trésor culturel vivant. Depuis 1988, administratrice de la Société pour le *gidayû*, directrice du Groupe Takemoto, membre du Théâtre national pour les arts traditionnels, Takemoto Koshiko participe tout au long de l'année à diverses actions pour la diffusion et l'enseignement du *gidayû* féminin.

TSURUZAWA Sansuzu, *shamisen*

Diplômée de l'Université des beaux-arts de Tokyo (troisième cycle, spécialité musique), termine le cycle de formation au *gidayû* de la Société pour le *gidayû*. Entre en 1994 dans l'École de *gidayû* sous la direction de TAKEMOTO Komanosuke.

En 1994, débute sur scène au Théâtre national pour les arts traditionnels et prend son nom d'artiste Tsuruzawa Sansuzu. Obtient en 1999 le prix d'encouragement au jeune talent de la Société des artistes dans les arts traditionnels et devient membre du groupe d'échange culturel du Secrétariat à la culture dépendant du Ministère de l'éducation.

Depuis 1994, participe à de nombreux spectacles de *gidayû*, dans le cadre de manifestations organisées par la Société pour le *gidayû* féminin, logée au Théâtre national pour les arts traditionnels ; collabore à divers groupes de recherche et spectacles de jeunes musiciens dans le domaine des arts traditionnels et participe à la représentation d'un répertoire contemporain en collaboration avec le Groupe de musiciens attaché à la Fédération des compositeurs de musique contemporaine japonaise ou pour le Concours de la composition du Théâtre national.

Tsuruzawa Sansuzu est membre active de la Société pour le *gidayû* et de la Fondation pour le *jôruri* et le théâtre de marionnettes.

Yoshitsune Senbonzakura / « Yoshitsune et les mille cerisiers »

Michiyuki / « Scène de voyage »

Pièce créée pour le *jôruri* par *Takeda Izumo*, *Miyoshi Shôroku* et *Namiki Senryû*, représentée pour la première fois en 1747 au théâtre Takemoto-za à Osaka.

Œuvre de référence dans le répertoire du *jôruri*, cette pièce s'inspire des légendes entourant la défaite du clan Taira face au clan Minamoto, à la fin du XII^{ème} siècle, après un siècle de tensions et de combats. Adaptée au théâtre *kabuki* l'année suivant sa création pour le *jôruri*, elle est devenue une des trois œuvres les plus célèbres du répertoire théâtral et a également fait l'objet de très nombreuses représentations sur des estampes.

Accusé de sympathiser avec l'ennemi par son frère, le shôgun Minamoto no Yoritomo, Yoshitsune, est obligé de fuir avec la femme qu'il aime, Shizuka Gozen, et son fidèle serviteur, Benkei. En cours de route, il doit abandonner Shizuka à qui, avant de la quitter, il offre un tambour. Les événements ultérieurs révéleront que l'instrument renferme l'esprit d'un renard... Après avoir échappé de peu à un dernier complot, Yoshitsune sort vainqueur de la décisive bataille de Dan-no-ura qui signe la défaite des Taira.

La pièce complète comprend quinze scènes en cinq actes narrant de multiples épisodes mettant en présence tour à tour les généraux des deux clans Minamoto et Taira, leurs femmes et leurs enfants. Le plus souvent, seuls certains extraits sont présentés séparément et constituent des scènes célèbres du *gidayû*, du *bunraku* ou du *kabuki*. Ainsi, par exemple, le voyage de Shizuka au Mont Yoshino à la recherche de Yoshitsune, qui sera présenté dans le présent concert, ou bien la fameuse confusion entre les enfants des deux clans qui entraîne le meurtre de l'un d'eux par son propre père, ou encore les retrouvailles de Yoshitsune et de Shizuka après que le tambour renfermant l'esprit d'un renard s'est révélé sous son apparence animale.

La scène présentée dans le concert appartient au registre *michiyuki*, c'est-à-dire un moment de voyage.

Shizuka, accompagnée d'un fidèle serviteur, Tadanobu, est à la recherche de son amant Yoshitsune au mont Hoshino. Autour d'eux les cerisiers sont en pleine floraison. Cette scène tout en délicatesse, décrit la beauté du paysage et le sentiment complexe de la femme amoureuse à la recherche de l'homme qu'elle aime et qu'elle sait en danger. Le jeu du *shamisen* y prend une place particulière.

La scène, assez longue, ne sera pas présentée dans son intégralité ; des extraits en ont été choisis par la récitante.

Ichinotani Futaba Gunki / « Chronique de la bataille d'Ichinotani »

Pièce de NAMIKI Sôsuke, représentée pour la première fois en 1751 au théâtre Toyotakeza à Osaka.

Inspiré d'un épisode de l'épopée intitulée « Le Dit des Heike » (Edition française de René Sieffert, Presses Orientalistes de France, 1996, 2003) racontant la lutte entre les clans Minamoto et Taira pour le contrôle du Japon au XIIe siècle, recueilli de la tradition orale en 1371 et considéré comme l'un des grands classiques de la littérature japonaise médiévale, ce récit est un produit de la tradition des *Biwa hōshi*, bonzes aveugles qui sillonnaient le pays et gagnaient leur vie en récitant des poèmes épiques tout en s'accompagnant au *biwa* (luth).

Le thème central est la chute du puissant clan de samourais Taira, qui, après avoir défait les Minamoto en 1161, est tellement consumé par la haine qu'il provoque sa propre destruction et est finalement vaincu, en 1185, par le clan Minamoto revitalisé. Principalement épopée de samourais, centrée sur le code d'éthique du *bushidō*, le récit inclut également un certain nombre d'histoires d'amour qui renvoient à la littérature plus ancienne de l'ère Heian (VIII^e-XII^e). On peut dire que le thème est bouddhique car il s'agit aussi d'une réflexion sur l'attachement aux désirs temporels.

Ce récit a fourni le matériau de base pour nombre de travaux artistiques ultérieurs, en particulier des pièces de théâtre et des estampes.

Résumé de l'histoire

Naozane Kumagai (1141-1208) est un samourai qui se bat dans le clan Minamoto. Au terme d'un célèbre combat singulier, il tue le jeune Taira no Atsumori, alors âgé de 16 ans, l'âge du fils que Naozane vient de perdre. À la suite de cet événement, il devient disciple de Hōnen, puis se fait moine bouddhiste en 1192, sous le nom de Rensho.

Taira no Atsumori, du clan Heike, a perdu la trace de ses ennemis et s'apprête à monter dans un bateau allié. Or, le bateau ayant déjà pris la mer, Atsumori tente de le rejoindre à cheval et se lance dans les flots. Un combattant ennemi, Kumagai no Jirō Naozane, du clan Minamoto, l'interpelle et le provoque au combat. Naozane ne sait pas alors qui est l'ennemi qu'il défie. Le combat se révèle long et difficile. Les deux combattants tombent de cheval. Naozane finit par prendre le dessus et demande son nom à son adversaire qui répond fièrement : Taira no Atsumori. Bien qu'il s'agisse d'un ennemi, Naozane admire le courage du jeune guerrier et ressent le désir de l'épargner, d'autant que la survie du jeune homme ne devrait pas changer le résultat du combat entre les deux clans. Il s'apprête donc à le laisser partir mais un autre combattant du clan Minamoto, Hirayama no Mushadokoro, est spectateur de la scène et, suspectant Naozane de trahison, il tente de s'introduire dans le combat. Résolu à mourir Atsumori incite Naozane à ne plus attendre pour le tuer. Père d'un garçon du même âge qu'Atsumori, Naozane s'exécute, en larmes, et tout en récitant une prière bouddhique « *Namu amida butsu...* » Il prend ensuite dans ses mains la tête du jeune garçon et l'emporte sur son cheval puis rejoint ses alliés.